

[FENÊTRES]

SUR COURS

éduquer contre
l'homophobie



SNUipp-FSU

www.snuipp.fr

RESSOURCES

UNESCO :

Début 2013, l'UNESCO a mis en ligne la brochure *Réponses du secteur de l'éducation au harcèlement homophobe*. Ce document donne un panorama relativement complet des raisons pour lesquelles il est nécessaire de traiter cette question à l'école et des mesures prises dans différents pays.

unesdoc.unesco.org



L'association GALE, partenaire de l'UNESCO propose un dossier sur la formation des enseignants *Toolkit to work with schools*.

On trouvera sur le site des informations récentes sur les questions LGBT dans les systèmes éducatifs.

lgbt-education.info



EN BELGIQUE :

La ministre-présidente du Gouvernement de la Communauté française en charge de l'enseignement obligatoire et de l'égalité des chances a mis en ligne un guide *Combattre l'homophobie, Pour une école ouverte à la diversité*. On y trouve des textes expliquant pourquoi il est nécessaire d'aborder la question de l'homophobie à l'école, des textes d'informations générales sur la problématique, des activités pédagogiques dont quelques unes destinées aux écoles primaires, des ressources.

enseignement.be



AUX ÉTATS-UNIS :

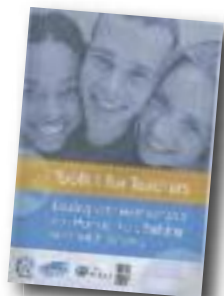
Un film : *It's Elementary*. Debra Chasnoff et Helen Cohen ont franchi la porte de six écoles à travers les États-Unis et ont capturé les témoignages d'enfants de 6 à 15 ans, ainsi que les analyses des enseignants autour du thème de l'homosexualité. *It's Elementary* montre l'image que les enfants ont des gays et des lesbiennes, leurs préjugés candides, leurs questions et leurs sentiments. Un deuxième film *It's still elementary* interroge les différents acteurs dix ans plus tard.



EN ECOSSE :

Toolkits for teachers : Dealing with homophobia and homophobic bullying in scottish schools est un recueil d'outils pour les enseignants. Il promeut des actions soutenues par une politique éducative appropriée à tous les niveaux, donne des clés de formation pour les enseignants et pointe les réponses à apporter à des situations vécues.

educationscotland.gov.uk



AU QUÉBEC :

La Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse et le Groupe régional d'intervention sociale mettent en ligne une série d'outils, de vidéos, de guides pédagogiques et de fiches élèves.

cdpdj.qc.ca
grisquebec.org

EN FRANCE :

Le Collectif éducation contre les LGBTphobies en milieu scolaire qui regroupe la FSU, le Sgen-CFDT, la Ferc-CGT, l'Unsa-éducation, la FCPE, l'UNL, la FIDL et la Fep-CFDT a élaboré en 2009 un argumentaire *De la nécessité de lutter contre l'homophobie et les discriminations de genre dès l'école primaire*.

snuipp.fr



Virginie Houadec, Michèle Babilot : 50 activités pour l'égalité filles/garçons, Scérén, 2008

ABCD de l'égalité : Le programme « ABCD de l'égalité » sera expérimenté à compter de la rentrée 2013 dans plusieurs académies. Il s'agit de faire prendre conscience aux enseignants de la force des stéréotypes liés au sexe qui engendrent des inégalités dans les parcours entre filles et garçons et plus tard entre femmes et hommes, et de leur permettre de conduire auprès des élèves de primaire des actions de sensibilisation et d'apprentissage de l'égalité entre filles et garçons.



[FENÊTRES]

SUR COURS

- | | | | |
|----|-------------------------------|----|---|
| 4 | <i>Discriminations</i> | 5 | <i>Le journal de Grosse Patate</i> |
| 6 | <i>Les injures</i> | 7 | <i>Réjane Sénac</i> |
| 8 | <i>Familles</i> | 11 | <i>Serge Héféz</i> |
| 9 | <i>Tango a deux papas</i> | | |
| 12 | <i>Relations amoureuses</i> | 14 | <i>Philomène m'aime</i> |
| | | 15 | <i>Éducation à la sexualité</i> |
| 16 | <i>Ressources</i> | 17 | <i>Michel Teychenné</i> |
| 18 | <i>Genre</i> | 19 | <i>Talents Hauts
Le repart des idées reçues</i> |
| 21 | <i>Nicole Mosconi</i> | | |
| 23 | <i>Dès l'école primaire !</i> | | |

ÉDITO

Éduquer contre l'homophobie... dès l'école primaire ?

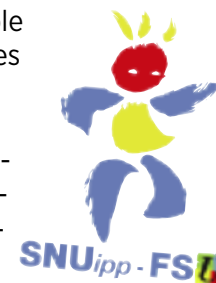
La lutte contre les discriminations est un combat qu'a porté le SNUipp depuis sa création. Aujourd'hui, il est nécessaire de franchir un nouveau pas en s'attaquant aux racines de ces discriminations, les racines communes comme celles qui sont spécifiques. Proposer des réponses aux manifestations de l'homophobie, prévenir et éduquer, telles sont les ambitions de cette publication. Si le discours sur l'homosexualité a fait irruption sur la scène publique, l'école primaire est restée à l'écart de cette évolution. L'école, la classe, la cour de récréation sont des lieux où se construit la personnalité des enfants, et où s'ancrent aussi les stéréotypes, tout ce que la société considère comme « normal ». Il est nécessaire d'agir très tôt, pour combattre les représentations et les comportements discriminatoires et pour que ne se figent pas dans les esprits les convictions de hiérarchie des êtres et des sexualités.

Les réticences existent. Elles ne proviennent pas toujours de pré-supposés idéologiques ou religieux, mais plus souvent de méconnaissance et d'un manque d'informations, avec parfois la peur qu'on parle de sexe à l'école.

La lutte contre les discriminations, notamment contre l'homophobie, est bien du ressort des programmes scolaires, elle se décline selon l'âge des élèves avec des activités adaptées. L'éducation civique, le respect des lois entrent dans les missions de l'école, et ce quelles que soient les convictions des familles. L'école est interpellée par la stigmatisation et le mal-être de certains jeunes comme par l'accueil de nouvelles formes de parentalité.

L'école primaire a un rôle éminent à jouer en matière d'éducation, de prévention, de promotion de la diversité, en utilisant différentes entrées dans les apprentissages. Mais elle ne pourra remplir pleinement cette mission que si se met enfin en place une formation exigeante de l'ensemble des personnels amenés à travailler dans les écoles auprès des élèves.

Dans cette revue des personnalités et des universitaires montrent la nécessité d'un travail précoce dans le système scolaire. Des enseignantes et des enseignants prouvent, par les activités qu'ils mènent dans leur classe, que c'est possible.



Ont travaillé à la réalisation de ce numéro spécial : Karim Benamer, Edith Boivin Broussolle, Emmanuel Carroz, Franck Chabot, Marianne Chignier, Aminata Diallo, Karine Dorvaux, Olivier Fischer, Didier Genty, Daniel Labaquère, Cendrine Marro, Sylvana Mulot, Gaël Pasquier, Cécile Ropiteaux, Jérôme Scordel

Discriminations

La discrimination est juridiquement définie comme une inégalité de traitement fondée sur un des 18 critères prohibés par la loi, dont l'origine, le sexe, le handicap, la religion, l'âge, etc. Cette liste s'est élargie peu à peu, notamment à l'orientation et l'identité sexuelles. La discrimination relève d'un traitement différent et inégal appliqué à un groupe, en fonction d'un ou plusieurs traits, réels ou imaginaires, socialement construits comme marques négatives ou stigmates. Cela renvoie donc à la « différence », à l'altérité. Le problème est que cette notion désigne non pas les différences entre deux personnes, mais les différences de l'une, jugée particulière, à l'autre, assimilée à la norme. Ainsi on ne dira pas du blanc ou de l'hétérosexuel qu'ils sont différents, mais on le dira du noir et de l'homosexuel. Ce sont les « Uns » (les dominants) qui définissent les « Autres ». Ces hiérarchies sont des constructions culturelles, historiques, et les discriminations sont intimement liées aux préjugés, aux idées reçues, aux stéréotypes.

Les stéréotypes sont des croyances partagées par un groupe à propos d'un autre groupe, un ensemble de caractéristiques en termes de comportement, d'habitudes, etc. Leur objectif consiste à simplifier la réalité. Le préjugé est un jugement que nous formons à propos d'une autre personne ou d'un autre peuple que nous ne connaissons pas réellement. Négatifs ou positifs, ils nous sont inculqués lors du processus de socialisation, il est important d'être conscients d'en avoir.

Les différentes discriminations génèrent les mêmes mécanismes d'exclusion, des inégalités réelles et une infériorité ressentie, mais il existe pour chaque groupe de victimes une spécificité de la

souffrance. Pour les LGBTphobies, celle-ci peut être due aux réactions de la famille, qui n'est pas d'emblée solidaire (contrairement aux situations de racisme), ainsi qu'à l'homophobie intériorisée, avec l'intégration du discours dominant, qui préjuge de l'hétérosexualité de chacune et de chacun (on le qualifie d'hétéro-centré), et qui véhicule de l'homophobie.

La stigmatisation comme l'insulte agresse les jeunes concernés. Elle suscite la honte de soi, la peur des autres, l'angoisse devant son identité et la vie à venir, et peut aboutir au suicide, à l'échec scolaire, à la désocialisation.

Dans une optique de prévention, l'école doit éduquer contre toutes les formes de xénophobie, contre le racisme, le sexisme, les LGBTphobies, la stigmatisation liée à la situation sociale ou au handicap. Pour lutter contre les discriminations, il ne s'agit pas de « tolérer » les différences, mais bien de promouvoir la diversité, de mettre en avant ce qui est commun tout en valorisant les particularités individuelles, et de contribuer à inventer une culture de l'égalité : égalité en droits, mais aussi égalité subjective afin que chacun se sente l'égal de l'autre.

Les organisations militantes utilisent de préférence le terme de LGBTphobies car il nomme toutes les formes de rejet, et évoque explicitement toutes les personnes qui en sont victimes, les lesbiennes, les gays, les personnes bisexuelles et transsexuelles.

DANS LA CLASSE DE

JEAN-PHILIPPE

Un travail d'équipe sur les discriminations

À l'école Monge de Toulouse, c'est dans le projet d'école qu'est inscrite « l'éducation à la diversité ».



Depuis deux ans, les élèves travaillent sur le racisme, le sexisme, l'homophobie et l'handiphobie. Pourquoi avoir envie d'en parler dès le CP ? Des « petites » choses comme quelques ricanements en croisant une personne en situation de handicap, des insultes dans la cour... ont amené les enseignants à institutionnaliser ces actions en dégageant une demi-journée puis quatre demi-journées en 2012 – 2013. Chaque classe choisit une ou deux discriminations. Jean-Philippe Mauve et sa classe ont travaillé par exemple sur un extrait du film Billy Elliot, dans lequel Billy tient tête à son père qui ne veut pas qu'il aille aux cours de danse. La question « pourquoi refuse-t-il ? » permet de lister les activités supposées être pour filles et pour garçons, de déconstruire les stéréotypes. Et lorsque le mot homosexuel apparaît, ce qui est intéressant c'est le débat qui s'engage et qui permet aux élèves d'exprimer les questions qui les traversent : « Est-ce qu'il est homosexuel parce qu'il fait de la danse ? Est-ce un vrai garçon ? Pourquoi le père a-t-il peur que son fils soit gay ? » Si ces interrogations n'ont pas d'espace pour s'exprimer, elles restent latentes et peuvent s'ancrer. Quand la discussion s'engage entre les élèves, les arguments se croisent, la réflexion chemine...

Une équipe soudée, un projet validé par l'inspecteur départemental, une présentation en conseil d'école fournissent à ces actions un label administratif et hiérarchique qui, indéniablement, facilite l'engagement des enseignants.





Le journal de Grosse Patate en SEGPA

Au Collège des Lentillères à Dijon, Mélanie Louat-Guillier a étudié Le journal de Grosse Patate avec deux classes de 5e SEGPA, la première fois au printemps 2012, l'autre en septembre 2013.

Durant ces deux années, Mélanie a constaté que le travail autour d'un tel livre permettait de libérer la parole de ses élèves, issus de milieux dans lesquels on n'aborde pas forcément les sujets comme l'égalité filles-garçons ou l'homosexualité. En particulier, elle a eu l'impression que les filles, surtout, se sont « lâchées », les garçons étant un peu plus en retrait. Un des thèmes développés par les élèves fut celui du choix des loisirs. Ils ne trouvaient pas gênant que des filles pratiquent des activités « de garçons ». L'inverse, en revanche, semblait plus dévalorisant, mais pourtant des garçons ont fini par dire qu'ils jouaient à la poupée avec leurs petites sœurs ou nièces !

L'histoire de Grosse Patate a permis également aux élèves de s'exprimer sur des situations vécues de stigmatisation ou de harcèlement, en particulier lors de leur arrivée en 6e. Mélanie a observé que les élèves avaient progressé au cours de l'année et se témoignaient davantage de respect, tout en soulignant qu'une expérience de classe de neige avait également contribué, la même année, à souder le groupe.

La phrase « Rémi est amoureux d'Hubert » a

provoqué des rires gênés, des « beurk » de dégoût. Après discussion, les élèves ont pu aborder l'adoption par des couples de même sexe (en mai 2012, au moment de l'élection présidentielle), et conclure sur l'idée que ce pouvait être bien d'avoir deux mères ou deux pères ! La collègue de Mélanie qui suit cette classe en 4e organise à son tour des débats : elle trouve que ces élèves sont plutôt ouverts d'esprit, et n'a pas constaté de remarques sexistes ou homophobes comme elle aurait pu le craindre. Gageons que Grosse Patate et Mélanie y sont pour quelque chose !



« C'est parce qu'on est discriminé qu'on discrimine. »

Dominique Richard, auteur de théâtre, a écrit « Le journal de Grosse Patate ».



peut l'être le premier de la classe ou le « chou chou »...

Quels traits communs entre ces situations ?

Ces différences ne provoquent pas forcément les mêmes agressions mais se concluent par la même ségrégation. C'est parce qu'on est discriminé qu'on discrimine. Si on a un problème, il faut qu'on lui trouve une cause, un moyen d'extirper le problème. Quand Grosse Patate met une baffa, c'est un exutoire, une façon de se « renormaliser », de se fondre dans le groupe de tous ceux qui font la chasse à Rémi, d'être amie avec les autres. Pour revenir sur ce qui se passait dans la cour de récré, j'ai souvenir de ces phénomènes de « renormalisation » pour être comme les autres, avec les autres, en dépit du fait qu'on est différent. Voilà comment on crée un bouc émissaire.

Le Journal de Grosse patate contient une part d'autobiographie. Pourquoi l'avez-vous écrit ?

J'ai écrit le Journal parce que j'avais envie de dire aux enfants les choses qu'on ne m'a pas dites, de raconter certaines difficultés que j'ai pu traverser, les choses un peu secrètes, les discours un peu lénifiants des adultes qui ne correspondaient pas à ce que je ressentais. Moi enfant, j'aurais aimé qu'on me parle de l'intérieur de la tête de ce personnage de Rémi par exemple, qu'on lui donne la parole, qu'il dise vraiment ce qu'il ressent, comment les autres le perçoivent. Rémi est troublé par Hubert, à mon époque c'était quelque chose de complètement tabou. Aujourd'hui ce doit être différent mais je ne suis pas sûr qu'on en parle encore de façon simple et explicite.

Vous abordez plusieurs situations de discriminations.

Le rejet de l'autre en général, c'est vague et abstrait, c'est pour cela que j'ai essayé de rendre concrets plusieurs types de différence qui sont pour moi assez essentiels. Les enfants veulent être « pareils », « normaux », c'est une question de

défense. Dans mon souvenir le fait d'être petit était un marqueur physique très net, une première différence tellement évidente. C'est ce que j'ai voulu rendre avec la corpulence de Grosse Patate. Ensuite le fait de pouvoir parler est une étape indépassable de la construction de soi. Ne pas pouvoir le faire – parce qu'on ne parle pas ou qu'on parle une autre langue, qu'on s'exprime « mal » – est une marque de différence très forte. Le langage, c'est ce qui permet la rencontre des autres, le décentrement nécessaire à la sortie de l'égo. C'est la problématique posée par le personnage de Rosemarie. Celle de Rémi, c'est la question du désir, avec qui il a envie d'être et avec qui il a envie d'aller plus loin, dans une relation d'amitié même si elle est tissée de sensualité. Cela concerne la construction d'une hypothétique orientation sexuelle hétéro ou homo et se traduit par le secret. Rémi se sent différent, mais il ne peut pas le reconnaître. Enfin Hubert, figé dans l'image de ce que serait le garçon idéal, est différent par exception positive, mais différent tout de même, comme

Injures et violence : comment réagir ?

« La maîtresse le dirait si c'était mal ! » A l'école, une réaction à toute agression verbale ou physique est nécessaire, même si elle doit être parfois différée.

Des principes :

La punition, comme la leçon de morale, est inefficace si elle ne s'insère pas dans une action éducative. Néanmoins toute insulte et tout comportement violent ou discriminatoire doivent être relevés par les adultes. A l'école tous les enfants doivent se sentir respectés et en sécurité et aucun endroit ne peut rester en dehors de l'autorité des adultes : la cour de récréation, les recoins cachés, les toilettes, le préau, les couloirs et escaliers... Les injures répétées sapent l'estime de soi et la confiance en soi, pourtant elles n'entraînent pas forcément de réaction appropriée de la part des adultes, en particulier l'insulte « pédé », la plus fréquente des cours de récréation. Ce n'est pas toujours le bon moment pour improviser un petit discours ou une discussion entre élèves. Une première démarche consiste sans doute à manifester publiquement que l'injure a été entendue, qu'elle va nécessiter une réaction de la part de l'adulte. Une punition « automatique » peut être envisagée si elle fait partie du code de conduite de l'école. Il ne faut pas en rester là. Par ailleurs la cohérence des réactions des adultes devrait être discutée en équipe d'école.

Des actions :

Une séance sur les insultes peut être menée à partir de jeux de rôle ou d'un débat dans lequel les questions ne font pas appel explicitement au vécu des élèves : « A votre avis, pourquoi insulte-t-on un camarade ? Que ressent celui ou celle qui insulte ? Pourquoi n'a-t-il (ou elle) pas pu se retenir ? Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Que faut-il faire d'après vous si on se fait insulter ? Voici la punition qui a été donnée à l'élève untel. Qu'en pensez-vous ? »

Des références au code pénal en cycle 3, et plutôt au cours moyen, permettent d'expliquer qu'il existe des lois qui s'appliquent aux adultes, en dehors de l'école mais aussi dans l'école. Les leçons d'éducation civique permettent la prise de conscience de la nécessité de règles et de lois pour vivre en société. L'homophobie, au même titre que le racisme ou le sexisme, peut être une circonstance aggravante de certaines infractions et donc alourdir les peines encourues (partie législative articles 221-4 et suivants, partie réglementaire articles R624-3 et suivants).

Une discussion sur l'insulte « pédé » ou « gouine » permet aux élèves d'entendre que certains pensent que « ça parle d'une personne qui aime quelqu'un du même sexe et qu'elle en a le droit » ! La réalité des violences « à conno-

tations sexuelles » est trop souvent ignorée dans les écoles. Eric Debarbieux* a publié en 2011 les pourcentages inquiétants d'élèves victimes : l'atteinte à la pudeur quand on est regardé dans les toilettes (20%), le déshabillage forcé (14%) et le baiser forcé (20%). L'étude montre avec force le lien qui existe entre le harcèlement, les violences verbales et physiques, et ces violences à caractère sexuel. La vigilance des adultes est obligatoire, sachant que 4 ou 5 élèves par classe en sont victimes. Les élèves qui ne « rentrent pas dans le moule » ont sans doute plus de risques d'être victimes.

* « A l'école des enfants heureux... enfin presque »

Outils :

- le Code Junior
- le jeu « Place de la loi » de Jean-Pierre Rosenczveig.

DANS LA CLASSE D'EMMANUELLE



« Parler des insultes en classe »

Emmanuelle Schaumann est enseignante en CMI à l'école Paul Langevin à Villejuif (94). Elle anime des ateliers philo très structurés qui lui ont permis de travailler sur les insultes à partir d'un cas concret : une petite fille bouscule un garçon en sortant en récréation, la situation dégénère avec une claque et des injures. La démarche n'est pas la leçon de morale, mais elle consiste à laisser s'exprimer les élèves, leur demander ce qu'on aurait pu faire, s'il y a d'autres solutions que la violence, les injures, le passage à l'acte. Les enfants ont un langage extrêmement familier et les insultes font partie intégrante de leur vocabulaire courant. Ils expliquent que certaines insultes leur font plus mal que d'autres. Emmanuelle leur a proposé d'ouvrir une parenthèse en expliquant bien qu'elle serait refermée : ceux qui le souhaitent pouvaient dire une insulte qui leur faisait mal et une insulte qu'ils jugeaient moins grave. Ils ont expliqué que les insultes envers leurs parents, ainsi que l'insulte « pédé » étaient les plus inacceptables. Emmanuelle a alors découvert des choses « qu'elle n'aurait jamais imaginées », des images très crues venant directement des films pornographiques. Comment réagir quand certains élèves demandent des explications ? Emmanuelle avoue avoir hésité avant de répondre que ce n'était pas à elle d'expliquer cela et que ce n'était pas dans la classe ni à l'école qu'on pouvait le faire. La discussion sur le mot « pédé » a permis d'aborder l'homosexualité. Pour certains enfants cela ne posait aucun problème alors que d'autres ne pouvaient pas supporter de parole positive à ce sujet, tout en en admettant l'existence.

Emmanuelle a trouvé beaucoup d'ouverture dans le discours des enfants même si est ressortie une image très stéréotypée des homosexuels. Pour Emmanuelle, des moments de classe comme ceux-ci renforcent les liens à l'intérieur du groupe parce qu'on parle de choses assez intimes, des choses « qui viennent du cœur », qui sortent du cadre scolaire habituel.



Ressources

- ERIBON Didier, Réflexions sur la question gay. Fayard, 1999.
- TANHIA Guillaume, Enculé ! L'école est-elle homophobe ?, Little big man, 2004.
- BECK, FIRDION, LEGLEYE, SCHILTZ, Les minorités sexuelles face au risque suicidaire. INPES éditions, 2010.

« Déconstruire la complémentarité des sexes »

Comment a évolué récemment le droit sur les discriminations ?

L'évolution du droit antidiscriminatoire français est à mettre en relation avec celle du droit communautaire. Dans cette perspective la loi du 18 novembre 2001 définit 18 critères de discrimination et introduit la notion de discrimination indirecte ainsi que l'aménagement de la charge de la preuve. La loi de modernisation sociale de janvier 2012 étend au domaine du logement les principales innovations que la loi de novembre 2001 avait introduites dans le code du travail. Malgré ces avancées, l'arsenal juridique est incomplet aussi bien en termes de champs d'application que de traitement des différents critères de discrimination. L'article 1er de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen souligne ainsi l'ancrage juridique et historique du droit antidiscriminatoire français dans un traitement prioritaire des critères ethnoculturels : « *Le droit assure l'égalité de tous les Français sans distinction d'origine, de race ou de religion* ».

Pour vous les vraies raisons sont profondes.

La persistance des inégalités entre les sexes et la longue invisibilité des questions d'homophobie ne peuvent être comprises que si l'on éclaire le manque d'efficacité et d'efficience du droit par un sexisme et un hétérosexisme constituant. La complémentarité des sexes est en effet un mythe fondateur de notre République au cœur de notre Constitution ainsi que des différentes branches du droit (pénal, fiscal, social...). Elle justifie l'exclusion des femmes de la démocratie et du pouvoir. Ma recherche sur la perception des inégalités femmes-hommes fait émerger deux conceptions de « *l'ordre sexué* » au sens de ce qui fait autorité, norme et hiérarchie dans la définition de ce qu'est être une femme et ce qu'est être un homme. La première combinaison, qualifiée de « *harmonie naturelle* », repose sur le postulat selon lequel la société tend naturellement vers la justice et le bonheur lorsqu'elle respecte l'ordre naturel conférant aux hommes et aux femmes des fonctions et des places différentes au sens de « *complémentaires* », de la procréation à la production sociale et politique. Elle est fondée sur l'idée que la différence entre les sexes est incompatible avec l'égalité entendue comme « *mêmeté* ». La seconde combinaison, qualifiée de « *droit à l'égalité* », pense les différences dans l'égalité entendue comme un principe politique et non

comme le fait d'être similaire. Dans ce modèle, c'est l'ordre social et politique qui est premier, et non pas un ordre qualifié de naturel, mais qui n'est que notre manière de lire, de construire ou de comprendre le monde. Il s'agit donc de déconstruire la complémentarité des sexes pour transformer en profondeur la société.

Et dans l'éducation ?

Les textes sur l'éducation non sexiste et la lutte contre l'homophobie portent-ils une forme de tolérance à la différence et son respect ou une déconstruction des stéréotypes ? La lecture des textes tels que la convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif récemment signée pour la période 2013-2018 montre une cohabitation de ces deux logiques. Ses objectifs sont ainsi définis comme le fait de « *créer les conditions pour que l'École porte à tous les niveaux le message de l'Égalité entre les filles et les garçons et participe à modifier la division sexuée des rôles dans la société*. » A l'instar des pratiques pédagogiques des pays nordiques, dont s'inspire en particulier la crèche Bourdarias de Saint-Ouen, la déconstruction des assignations sexuées, voire sexistes, repose sur l'organisation d'ateliers d'expression des émotions, d'expression de la force, du bricolage... autant pour les garçons que pour les filles. L'école comme agent de socialisation et de citoyenneté se doit donc d'être exemplaire. Des réflexes apparemment anodins ou bienveillants tels que : « *il faut autant de garçons que de filles dans une classe* » soulignent la distance qu'il reste encore à parcourir pour que l'enseignement ne soit plus fondé sur le postulat de la complémentarité des sexes.

Pourquoi à votre avis ?

Sans doute parce que l'école est une instance de socialisation centrale, mais qui s'inscrit dans un système comprenant un entremêlement d'acteurs et de normes (familiale, politique, économique, médiatique...). Dans une logique d'investissement social, la gestion pacifiée des différences dans le registre de la tolérance est plus simple et consensuelle. Elle n'est alors pas transformatrice, mais juste correctrice, voire conservatrice. Sur ce sujet, la confiance en l'avenir doit donc être lucide et aiguillée.



Réjane Sénac est chercheuse au CNRS, affectée au Centre de Recherches Politiques de Sciences Po (CEVIPOF), enseignante à Sciences Po Paris et à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Bibliographie

-  Sandrine Dauphin, Réjane Sénac (dir.), *Femmes-hommes : penser l'égalité*, La Documentation française, 2012.
-  Réjane Sénac, *L'invention de la diversité*, PUF, 2012.
-  Réjane Sénac-Slawinski (coord.), "Femmes-hommes : des inégalités à l'égalité ?", *Problèmes politiques et sociaux*, n°968, 2010.
-  Pierre Muller, Réjane Sénac-Slawinski et alii, *Genre et action publique : la frontière public-privé en questions*, L'Harmattan, 2009.
-  Réjane Sénac-Slawinski, *L'ordre sexué - La perception des inégalités femmes-hommes*, PUF, 2007.

Familles homoparentales à l'école

C'est à partir de questions pratiques que doit être pensé l'accueil des familles homoparentales dans les écoles. Un premier volet concerne l'accueil général des familles et les progrès que l'institution doit accomplir. Cela passe par les conditions matérielles d'accueil indispensables pour que tout le monde se sente à l'aise. Qui n'a jamais proposé aux parents de s'asseoir sur les toutes petites chaises d'une classe ? Ne devrait-on pas dans les écoles disposer d'un espace dédié ? Tout le monde s'accorde aujourd'hui sur le fait que le rapport parents / école impacte la réussite scolaire de leurs enfants. Une formation sérieuse devrait permettre aux enseignants de davantage valoriser le travail en classe, de s'appuyer sur la fierté des parents, pour étayer la réussite scolaire.

Pour les familles homoparentales, le malaise peut poindre dès l'inscription des enfants. A l'inverse, des dispositions simples peuvent en faciliter l'accueil. La maire de Montpellier a décidé d'organiser le formulaire d'inscription de la manière suivante : responsable légal 1 (père - mère - tuteur), responsable légal 2 (idem), autre personne physique ou morale contribuant à l'éducation de l'enfant. Il en est de même pour les personnes à prévenir ou autorisées à venir chercher l'enfant : personne 1, personne 2, etc. Une telle initiative, qui reste isolée, laisse à toutes les familles (coparentales, monoparentales ou homoparentales) la possibilité de se reconnaître sans se voir rappeler qu'elles ne correspondent pas au schéma traditionnel.

A l'entrée en maternelle, il est important que l'enfant sache que ses deux parents sont reconnus par l'enseignante ou l'enseignant. La façon de les nommer est une question qui devrait être abordée immédiatement. Comment l'enfant nomme-t-il ses deux papas ou ses deux mamans ? Comment les parents souhaitent-ils être nommés par l'enseignant ? Entre 50 000 et 300 000 enfants vivant dans des familles homoparentales, selon les sources, sont scolarisés. C'est en grandissant, et au contact de leurs camarades, qu'ils vont réaliser que leur situation familiale n'est pas exactement la même que celle des autres. Le rôle des enseignants est bien évidemment d'éviter toute stigmatisation. Pour cela il est aisé de travailler sur la diversité des familles, pour montrer que dans chaque classe, les différentes situations des élèves composent la norme... La littérature de jeunesse, à tous les niveaux de l'école primaire, est un excellent outil à mettre entre les mains des élèves pour aborder cette question de manière distanciée.



L'école a le devoir d'accueillir tous les enfants et toutes leurs familles.

Nathalie Mestre est présidente des Enfants d'arc-en-ciel, une association de familles homoparentales.



Qu'attendez-vous de l'institution scolaire ?

Nous souhaitons des textes officiels qui engagent réellement l'administration et des programmes qui permettent de lutter contre l'ensemble des discriminations, l'homophobie en particulier, dès la maternelle. Ces programmes doivent être adaptés en fonction de l'âge des enfants et s'appuyer sur des outils (manuel, littérature de jeunesse...) dont certains existent déjà. Pour nous il n'est pas possible d'avancer sur la question des familles homoparentales sans travailler dans la société sur le sexisme et l'homophobie. Nous demandons que les enseignants soient formés à ces problématiques. Ils sont mal à l'aise, et cela se sent particulièrement cette année* avec les débats qui précèdent le vote de la loi sur le mariage pour tous. Les enfants de familles homoparentales sont touchés par le climat ambiant et sont, plus que d'habitude, victimes de réflexions de la part des autres élèves. L'institution doit réagir.

A quoi vous heurtez-vous aujourd'hui ?

Principalement au manque de reconnaissance et de connaissance sur ce que sont les familles homoparentales. L'école a le devoir d'accepter tous les enfants et toutes leurs familles, telles qu'elles sont, sans jugement. Dans l'immense majorité des cas, la relation à l'école est satisfaisante. Certaines directrices et directeurs vont même jusqu'à modi-

fier le formulaire d'inscription pour inclure le deuxième parent, le parent social. Il existe des disparités sur la possibilité pour les deux parents de voter aux élections des parents d'élèves, et dans certains endroits le parent social peut se présenter alors qu'il ne peut pas voter ! Il est arrivé que nous remontions également des difficultés sur les noms utilisés par les enfants ou les enseignants (« Qui vient te chercher ? Mais non, tu ne peux pas avoir deux mamans ! »). Pour dissiper ces situations de malaise, une discussion devrait permettre de s'informer sur comment l'élève appelle ses parents et sur comment ces derniers souhaitent être nommés par les adultes. Tout ceci ne concerne pas uniquement les familles homoparentales.

*automne 2012



Deux papas manchots



Nina Palacio est enseignante en moyenne et grande section, à l'école Anna Franck à Saint-Florentin dans l'Yonne. Nina suit ses élèves de Moyenne Section sur deux années, ce qui lui permet de travailler en profondeur les questions de discriminations. Quand elle a présenté l'histoire de Tango, les enfants ont exprimé très librement leurs a priori : « *c'est pas possible, deux papas !* ». Certains répondent que « *si* », une élève dit connaître deux hommes qui s'aiment.

Ils ont assez vite trouvé des pistes pour que les deux manchots puissent avoir un oeuf. En revanche, pour qu'ils s'occupent de l'oeuf et d'un bébé, cela s'est révélé moins évident. En effet, dans ce quartier de nombreuses mamans ne travaillent pas en dehors de la maison, et il était difficile de penser que leur papa saurait leur faire à manger... Chacun témoigne de la répartition des tâches domestiques dans sa famille. Après discussion, les enfants arrivent à la conclusion qu'un papa peut tout aussi bien s'occuper d'un enfant qu'une maman. Les enfants décrivent toutes les sortes de familles. Il en ressort que ce qui compte, c'est l'amour qui est donné par les uns et les autres.

Ce travail sur Tango l'an passé continue à avoir



des incidences. Dès qu'un élève dit « *c'est pas possible* » ou « *c'est pas pour les garçons - ou pour les filles* », il y a en a toujours un ou une pour reprendre « *Et pourquoi pas ?* » Sur les discriminations, Nina estime que le travail est quotidien, qu'il est nécessaire de rebondir sur de petites choses, comme cet élève qui ne voulait pas écrire avec un feutre violet « *parce qu'il est un garçon* », ou profiter d'une affiche sur laquelle on cache les personnages : « *Qui cuisine ? Qui passe la tondeuse ?* »

Pour Nina les enfants entrent facilement dans ces discussions mais il est difficile d'en voir les effets dans les comportements. Il est exact qu'il y en a toujours un ou une pour réagir, mais n'est-ce pas parce qu'ils ont intégré les attentes de la maîtresse ?

Une histoire vraie : adoption pour tous au zoo !

Béatrice Boutignon est auteure et illustratrice de « *Tango a deux papas* » et « *Une histoire de familles* ».

Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire « *Tango a deux papas* » ?

En fait il s'agit d'une commande de mon éditrice qui avait entendu parler de cette histoire dans la presse. Deux auteurs aux États-Unis l'avaient déjà racontée et leur livre faisait partie des livres « *les plus interdits* » dans les écoles ou les bibliothèques. A partir de là, j'ai relu les articles sur l'histoire vraie des deux manchots, j'ai regardé les images sur le site du zoo, je me suis renseignée sur ces tout petits manchots à jugulaire que je ne connaissais pas et je l'ai re-racontée à ma manière. Je considère qu'il est important de parler d'homoparentalité et j'ai de suite trouvé l'histoire très touchante.

Comment votre livre a-t-il été reçu ?

Je n'ai pas eu tellement de réactions négatives alors que je m'y attendais un peu, j'ai plutôt eu de bons échos. Les réactions des enfants – souvent des petits – sont toujours très « *nature* ». Ils peuvent demander « *où est la maman ?* » mais n'ont pas de réaction particulière quand je leur réponds. « *Ah oui ! d'accord !* » Ils trouvent l'histoire jolie, ils regardent les deux manchots qui sont inséparables puis ils les cherchent ensemble dans les pages. Ça ne leur pose aucun problème, j'imagine que c'est chez les enfants un peu plus âgés que les préjugés sont déjà installés et que c'est du côté des adultes que

les réticences peuvent être les plus grandes. Les bibliothécaires et les professeurs que j'ai rencontrés ont apprécié de pouvoir parler de l'homoparentalité avec ce livre.

La simplicité du dessin et du texte est-elle un parti-pris ?

C'est un aspect apprécié du livre. Comme l'histoire est vue à partir du regard d'un enfant, j'ai essayé d'être à la fois simple et juste. Et comme je raconte une histoire vraie, je me suis efforcée de dire des choses vraies ! Les manchots sont vraiment drôles à leur façon, au départ j'avais été tentée de les habiller mais je suis heureuse de ne pas l'avoir fait. Ces deux manchots veulent un bébé, ils ne se posent pas de question et ne semblent pas avoir conscience que ce n'est pas possible qu'ils aient un oeuf. Ils le veulent et ils l'obtiennent. En fait c'est leur désir d'enfant qui fait d'eux des parents, cette petite Tango est vraiment désirée. Je crois que c'est ce que j'ai trouvé de plus attendrissant dans cette histoire et c'est la raison pour laquelle j'ai insisté sur les petites scènes de tendresse et de câlins : c'est de l'amour.



« Parler de toutes les familles »



En maternelle, la lecture en réseaux d'albums de littérature jeunesse permet à tous les enfants de se reconnaître dans la diversité des situations familiales.

Gaël Pasquier est directeur de l'école Charles Digeon à Saint-Mandé (94). Il enseigne en petite section et chaque année, dans le cadre d'un cycle de lectures en réseaux, il travaille avec ses élèves sur des ouvrages de littérature de jeunesse qui mettent en scène le quotidien de l'enfant, à l'école ou dans sa famille. La littérature est une entrée intéressante car elle permet d'évoquer en classe des situations proches du vécu des enfants sans leur demander directement de faire part de leur expérience personnelle et se montrer intrusif. En prise avec le réel, elle permet également de passer de situations que les élèves connaissent à d'autres qu'elles et ils ne connaissent pas, ou moins, et qui vont enrichir leur représentation du monde. Après avoir commencé avec des séries comme *Petit ours brun*, qui permettent d'initier les élèves à la notion d'héroïne ou de héros récurrent dans la littérature de jeunesse, Gaël introduit *Jean a deux mamans* qu'il lit comme une lecture plaisir sans prévoir nécessairement un temps de discussion après. Les réactions sont différentes d'une année à l'autre. Il est déjà arrivé qu'il n'y en ait pas immédiatement et qu'il faille attendre une lecture ultérieure à la demande des enfants pour que la discussion s'engage : « *Mais pourquoi, lui, il a deux mamans ?* ».

Cette année Gaël a en classe un petit Alexandre... qui, justement, a deux mamans ! Le livre a tout de suite suscité des réactions dans la classe, dès la lecture du titre. Les enfants ont été invités à garder leurs questions ou leurs remarques en tête jusqu'à la fin, et tous ont alors spontanément

fait le lien entre le propos du livre et leur situation personnelle : certains ont expliqué qu'ils avaient un papa et une maman, d'autres que leurs deux parents ne vivaient pas dans la même maison, une petite fille a raconté que sa maman avait un nouvel amoureux et au bout d'un moment Guillaume a dit « *mais moi aussi j'ai deux mamans !* » ; mais sa situation familiale n'a pas suscité de questions particulières, elle prenait place au sein d'une diversité de familles possibles, sans que l'une des structures familiales évoquées ne paraisse plus estimable qu'une autre.

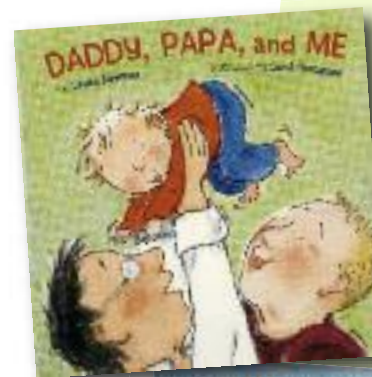
Gaël raconte ensuite *Daddy, Papa, and Me* puis *Mommy, Mama, and Me*, qui amènent en général les enfants à faire spontanément des liens avec *Jean a deux mamans*. L'heure des parents clôt ce cycle au cours duquel sont également lues des histoires avec des familles monoparentales ou recomposées. Pour Gaël, lire des histoires comme celles-ci permet de proposer aux enfants des représentations de familles qui ne sont pas forcément les leurs mais qui peuvent le devenir plus tard dans leur vie d'enfant ou d'adulte, et donc, de les banaliser. Par ailleurs, avec deux enfants issus de familles homoparentales scolarisés dans l'école, ce travail n'a rien d'artificial mais donne l'occasion de tenir compte de toutes les situations, telles qu'elles sont. Et depuis plusieurs années qu'il le mène, Gaël n'a jamais eu à faire face à des parents d'élèves mécontents...



Ressources

➔ Garnier Eric, *L'homoparentalité en France. La bataille des nouvelles familles*. Éditions Thierry Marchaisse, 2012.

➔ Les travaux de Martine Gross, par exemple : *Choisir la paternité gay*, Erès, 2012, ou *Qu'est-ce que l'homoparentalité ?*, Payot, 2012.



Jeunesse



« Les enfants perçoivent très vite qu'ils ne sont pas défendus par les adultes. »

Quels sont les mécanismes de l'homophobie ?

Je crois qu'il faut différencier l'homosexualité masculine et l'homosexualité féminine qui ne provoquent pas les mêmes types de rejet. L'homosexualité masculine est le grand tabou de l'ensemble des sociétés car elle remet en question un des supports de nos sociétés qu'est le patriarcat, c'est à dire la domination des hommes sur les femmes. Or l'image de l'homosexuel masculin renvoie à un homme féminin, un homme soumis, un homme pénétré, un homme fragile incapable de défendre la société. Les propos homophobes les plus courants tournent autour de cela : si on ouvre la porte à l'homosexualité, c'est toute la société qui va perdre sa force et se trouver en position de faiblesse. Les hommes ne sont plus des hommes s'ils n'assurent plus leur rôle de guerrier, de défenseur pénétrant, et ils mettent en danger toutes les représentations de l'homme dans la société (« *enculé* » est la pire des insultes). L'homosexualité féminine est plutôt frappée d'inexistence, tout comme la sexualité féminine. La figure de la femme homosexuelle est dangereuse lorsqu'elle remet en question la soumission féminine et l'assimilation de la féminité à la maternité.

Cette homophobie est-elle inscrite en chacun de nous ?

Dans l'essence même de l'homophobie il y a quelque chose d'autant plus violent et qui suscite d'autant plus la haine que ce n'est pas seulement l'autre qu'on rejette mais également une partie de soi-même. Freud a montré que tous les enfants sont « *bisexuels* » au sens de leur identité, ils s'approprient les figures du masculin et du féminin qui les entourent et doivent, pour devenir une fille rejeter le masculin à l'intérieur de soi, pour devenir un garçon rejeter le féminin. Pour les garçons c'est particulièrement angoissant car devenir garçon est un aguerissement, à travers des rituels parfois compliqués. Tous les garçons ont vécu cet itinéraire et appris à haïr cette partie d'eux-mêmes. C'est ce que vient interpeller l'homosexualité masculine, cette partie de soi-même qu'on a rejetée, et c'est ce qui explique les injures, le rejet, les violences pouvant aller jusqu'au meurtre.

Quelles en sont les conséquences sur la construction des enfants et des adolescents ?

Les insultes, la mise à l'écart, les violences génèrent une honte qui reste ancrée pour la vie. On connaît aujourd'hui les manifestations du mal-être des jeunes homosexuels garçons et filles, l'isolement, les conduites à risque, le taux de tentatives de suicide supérieur aux autres jeunes... Comment construire son identité quand, au moment de cultiver une certaine estime de soi, une fierté d'être soi, d'avoir le plaisir à partager qui on est avec son entourage, on apprend la dissimulation, le rejet de soi-même, l'intériorisation d'une certaine honte de soi ? Une façon de le dépasser est l'humour sur soi-même et dans les codes culturels gay la dérision est fortement liée au dépassement de sa propre histoire et du fait d'être souvent victime de l'opprobre et de l'insulte.

Qu'est ce qui se joue à votre avis chez les jeunes enfants ?

Les enfants perçoivent très vite qu'ils ne sont pas défendus par les adultes. Il est très rare que ces derniers relèvent tous ces propos de l'homophobie ordinaire proférés par les enfants, tellement ils apparaissent naturels. Pourtant, en laissant dire, ils laissent penser aux enfants qu'il y a quelque chose de fondé d'autant plus qu'ils réagissent sur la plupart des stigmates susceptibles de provoquer un rejet. Une injure à caractère raciale ou religieuse sera aussitôt reprise par les adultes et les parents soutiendront leur enfant. Par contre ils ne défendront pas leur fille trop masculine ou leur garçon efféminé car même chez eux cela provoque une gêne. L'intériorisation du fait qu'on est « *un monstre* » est double, du fait du rejet ordinaire des camarades et de ce que revoient les adultes.

Vous vous êtes prononcé sans ambiguïté pour la possibilité d'adoption par les couples homosexuels. Que répondez-vous à ceux qui y sont opposés ?

Le fait que les homosexuels entrent progressivement depuis une trentaine d'années dans la norme commune, c'est-à-dire que les orientations sexuelles deviennent une des variantes

possibles de la normalité, implique à mon sens que tout soit fait dans la société pour entériner cet état de fait. La question homoparentale intègre très naturellement les transformations progressives de la famille qui accompagnent les changements de nos sociétés démocratiques. La réalité des familles se disjoint de plus en plus de la réalité de l'engendrement, plus de la moitié des couples est amenée à se défaire ou à se recomposer. Ce sont, autour de l'enfant, de plus en plus de constellations d'adultes, de réseaux de parents qui établissent avec lui le rapport de génération. Par ailleurs l'individu est aujourd'hui au centre de nos sociétés démocratiques et de plus en plus les projets d'enfants sont des projets d'individus.

Je défends le fait que deux hommes ou deux femmes puissent établir socialement une filiation avec un enfant. Cela pose un problème en France car on apparente le mariage gay ou les filiations homoparentales à des cas particuliers, au communautarisme que l'on rejette, alors que dans la réalité, en accordant les mêmes droits à tous, on rétablit de l'universel ! C'est une question d'égalité citoyenne.



Serge Héféz est psychiatre et psychanalyste.

Bibliographie



- *Le nouvel ordre sexuel*, Kero, 2012
- *Scènes de la vie conjugale*, A. Fayard, 2010
- *Dans le cœur des hommes*, Hachette, 2007
- *Quand la famille s'emmêle*, Hachette, 2004

Les relations amoureuses



« Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants... ». La chute habituelle de bien des contes fait souvent l'impasse sur le mot « amour ». Il peut être question d'épreuves à traverser, d'attentes, de refus, de fuite... mais quid du sentiment amoureux ? C'est une belle question pour les débats philo à l'école, à tout âge, et dans notre société il est d'ailleurs beaucoup plus facile de dire qu'on a une amoureuse ou un amoureux quand on est petit ! À 4 ans ça ne pose aucun problème, à 6 on se tortille, à 10 c'est moins spontané.

Que faire alors si on est amoureuse ou amoureux de quelqu'un du même sexe ? A l'école ça n'existe pas, les enseignants n'abordent jamais la question, laissent peu souvent à disposition des albums qui en parlent. Dans la cour les insultes font comprendre que « c'est pas bien ». Plus tard, les évocations qui pourraient être faites restent absentes ou ridicules comme la fameuse phrase du Lagarde et Michard sur « les relations tumultueuses » de Verlaine et Rimbaud. Pourtant la société a évolué, on voit désormais des gays et des lesbiennes dans les séries télévisées, les débats sur le PACS en 1999 ou sur le mariage en 2012 et 2013 ont traversé la société, des personnalités médiatiques ont effectué leur coming-out. A l'école les couples de femmes ou d'hommes qui sont parents d'élèves sont aujourd'hui visibles, de plus en plus d'enseignantes ou d'enseignants ne « cachent » plus leur conjoint... mais dans la classe comme dans la cour, rien n'a changé...

... ou presque : il existe des classes où « on en parle ». Comment se fait-il que les élèves, dans leur quasi-majorité, ne trouvent rien à redire à une histoire où il y a deux mamans qui s'aiment, où Raphaël aime Jérôme, où Philomène va rejoindre Lili, où Rémi est troublé par Hubert... et que dans le même temps la violence et les agressions homophobes ne reculent pas ? Pourquoi notre école et notre société laissent-elles s'ancrer chez les jeunes stéréotypes et comportements discriminatoires ? La réponse est sans doute dans la frilosité de l'institution qui, malgré quelques propos encourageants, n'a dans ces dernières années engagé aucun moyen de formation des enseignants.

Traiter dans tous les lieux de l'école les agressions verbales, les situations de harcèlement et de violence est une nécessité. Ce n'est pas suffisant. Par le débat, par l'intermédiaire de la littérature de jeunesse également, l'école doit ouvrir un espace pour que s'exprime une parole positive sur les relations amoureuses, y compris entre personnes de même sexe. Il ne s'agit pas de la parole des enseignants mais d'un espace de parole, social et scolaire, qui a un double objectif. D'une part faire approcher par tous les élèves la légitimité et la réalité des relations amoureuses homosexuelles, quelles que soient les idées reçues de chacun ; d'autre part permettre à de jeunes filles et de jeunes garçons d'entendre sans jugement des mots qui correspondent à ce qu'ils et elles ressentent au fond d'eux-mêmes.

DANS LA CLASSE DE

CATHERINE

Le baiser de la lune



Catherine Joseph est enseignante en CM2 à l'école du Point du jour à Alençon dans l'Orne. Elle a accueilli Sébastien Watel le réalisateur du film *Le baiser de la lune*.

Le débat à l'issue de la projection avait été minutieusement préparé. Que pensez-vous du film ? Quel en est le thème ? Comment comprenez-vous l'attitude d'Agathe la grand-mère ? Autant de questions qui auraient pu servir à relancer la discussion si cela avait été nécessaire. Car dans ce groupe à l'esprit très ouvert les commentaires sont vite arrivés à l'essentiel. « C'est deux mecs, ils sont homosexuels ». « Ils recherchent l'amour ». « Deux garçons ou deux filles ensemble ça change rien du moment qu'on vit sa vie ». Catherine et Sébastien n'ont pas induit les réponses et ont laissé les divergences s'exprimer sur des questions incroyablement pertinentes : Que faire si on aime quelqu'un du même sexe et si les parents ne sont pas d'accord ? Est-ce gâcher sa vie que d'être homosexuel ? Est-ce que « ça fait honte » d'avoir une

amie ou un ami homosexuel ? Reconnaît-on un homosexuel à sa démarche ? À la couleur de ses habits ? À ses cheveux ? Est-ce que « tapette » et « gouine » sont des insultes ? Pas de conclusion à ce beau moment si ce n'est ce résumé lapidaire : « Ya pas honte, c'est ça l'histoire du film ». Pour Catherine, si de telles discussions sont possibles, c'est « parce que ce sont des choses qui les touchent, ce sont des petits durs » capables de dire en conclusion « c'était mignon ». Sébastien quant à lui aurait aimé quand il était petit qu'on lui raconte une histoire d'amour comme celle-là et soutient que, définitivement, c'est par l'éducation qu'on lutte contre l'homophobie.



Le baiser de la lune est un film d'animation destiné à sensibiliser les enfants à l'homophobie. C'est l'histoire d'un poisson, Félix, qui n'a d'ouïe que pour Léon et pas pour la fiancée que lui a trouvée sa grand-mère.

<http://explorer.le-baiser-de-la-lune.fr>

Ressources



- ➔ ALDRICH Robert, *Une histoire de l'homosexualité*, Seuil, 2006.
- ➔ BAREILLE Christophe (coord.), *Homosexualités : révélateur social ? Actes du colloque de Rouen*, PURH, 2010.
- ➔ BONNET Marie-Jo, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVIe au XXe siècle*, Odile Jacob, Paris, 1995.
- ➔ CLAUZARD Philippe, *Conversations sur l'homo(phobie)*, L'Harmattan, 2002.



Jeunesse

DANS LA CLASSE DE CÉCILE

« Rémi est amoureux d'Hubert »



RELATIONS AMOUREUSES



Cécile Ropiteaux a étudié *Le journal de Grosse Patate* avec ses élèves de CM2 de l'école Voltaire, à Dijon (21). Quelques semaines auparavant, la classe avait travaillé à partir de catalogues de jouets, et entamé la réflexion sur les loisirs et les stéréotypes sexués. Il y avait déjà eu des échanges un peu vifs entre les élèves, une minorité restant campée sur une répartition des activités très traditionnelle, tant au niveau des jeux et jouets que pour les tâches domestiques et familiales.



mots « homosexuel », « gay », « lesbienne », « homophobe ». Une réaction négative s'est alors exprimée « *Il est un peu dégoûtant !* ». Cécile raconte qu'elle s'est empêchée d'intervenir, même si ça la démangeait, et qu'elle ne le regrette pas. En effet, ce sont les autres élèves qui ont réagi et tenté de convaincre leur camarade. Ils ont mis en avant des arguments tout à fait pertinents, allant jusqu'à faire le lien entre racisme et homophobie. C'était bien mieux que ça vienne des enfants ! La discussion a également porté sur la question de l'âge : « *les adultes nous croient trop petits pour être amoureux ou parler des homosexuels.* »

Dans le *Journal de Grosse Patate*, l'évolution des personnages au fil de l'histoire a permis des discussions autour des mécanismes de discrimination et de harcèlement, autour des phénomènes liés à la dynamique de groupe, avec la stigmatisation dans un premier temps, puis l'empathie et la solidarité. Certains élèves avaient une perception très fine de la psychologie des personnages, ce qui a profité aux analyses collectives. Un débat particulièrement intéressant a eu lieu à partir de la phrase du texte « *Rémi est amoureux d'Hubert* ». Ce sont les élèves eux-mêmes qui ont introduit les

Lors de l'évaluation écrite, Cécile a posé une question ouverte « *L'auteur s'est inspiré de sa propre vie pour inventer le personnage de Rémi. Qu'ont-ils en commun ?* ». La moitié des élèves a fait référence à l'homosexualité de Rémi. D'ailleurs, plusieurs l'ont présentée comme un passage lié à l'enfance, ce que l'enseignante n'avait pas anticipé du tout ! Les séances ultérieures d'éducation à la sexualité ont été l'occasion d'y revenir.

RELATIONS AMOUREUSES

« *Je t'aime pour la vie !* »

Jean-Christophe Mazurie est l'auteur de *Philomène m'aime* aux éditions P'tit Glénat

De quelle idée êtes-vous parti pour écrire ce livre ?

Ma première idée était de raconter l'histoire d'une petite fille qui passait en vélo devant des petits garçons amoureux d'elle et qui voulaient absolument attirer son attention, alors qu'elle était indifférente. J'ai ensuite eu l'idée que c'était vers une autre petite fille qu'elle pouvait aller et j'ai voulu insister sur les relations qu'ont les enfants entre eux, et notamment cette amitié amoureuse qu'ils peuvent se manifester lorsqu'ils sont petits. Je n'avais pas au départ l'intention d'écrire un livre sur la thématique de l'homosexualité... et d'ailleurs je ne suis pas sûr que ça en soit un.

Être amoureux ça rend idiot ?

Quand on est amoureux tout disparaît. On est complètement obnubilé par quelque chose mais en même temps ça rend charmant. C'est peut-être la bêtise - si c'est de la bêtise - la plus touchante qui existe. Mais je ne voulais pas que les garçons soient ridicules dans cette histoire, je souhaitais qu'ils aient une personnalité suffisamment forte pour que le fait que Philomène ne soit pas attirée par eux ne soit pas un sentiment par défaut. J'ai essayé de les rendre sympathiques pour que les lecteurs aient

envie de passer un peu de temps avec les personnages.

Ce n'est pas rien de montrer une petite fille amoureuse d'une autre petite fille !

Un livre pour enfant c'est un peu une petite graine que l'on sème. On n'est pas là pour donner des leçons mais pour raconter une histoire qui va plaire. Si un jour un des enfants de mes proches est homosexuel, je voudrais qu'il se dise que dans son entourage il ne sera pas jugé, il sera compris et accompagné. Sans être spécialiste, je pense qu'à cet âge l'orientation sexuelle des enfants n'est sans doute pas décidée ou ne s'est pas imposée. J'ai toujours été charmé par les relations d'exclusivité qu'ont les enfants et par les déclarations d'amitiés qui sont souvent des amitiés amoureuses. « *Je t'aime pour la vie !* » ; j'ai toujours trouvé cela doux et touchant, sachant que cela va ensuite complètement disparaître.

Votre livre est plein d'humour.

L'humour évite de se prendre au sérieux et permet de dédramatiser. Je souhaite que les lecteurs aient envie de s'amuser, de découvrir le côté ludique ou bizarre de la sonorité des noms, d'entrer dans le rythme, dans la petite musicalité que permet l'hu-



mour. Cela permet une complicité entre l'adulte qui lit le livre et un enfant. Le jeune lecteur est un lecteur intelligent, la moindre des choses c'est d'avoir pour lui ou pour elle le plus de respect possible, et lui présenter des choses dont on n'a pas honte, ni « *bébête* » ni utilisant un langage de bébé.

De quelle manière votre livre a-t-il été reçu ?

La fin du livre a créé des discussions assez longues dans les familles où je l'ai offert. Les enfants prennent cet épilogue naturellement et peuvent en parler simplement, sans jugement. Ainsi un petit garçon a demandé si Philomène était homosexuelle alors que ses parents ne pensaient pas qu'il pouvait connaître le mot. J'en déduis que si ça pose un problème, c'est que les adultes le transforment en problème ! Jamais le livre n'a été un souci pour les enfants ou ne les a fait « *sauter au plafond* ». Par contre j'ai reçu, de la part d'un groupe sur internet, des réactions agressives avant même que le livre sorte !

DANS LA CLASSE D' ARNAUD

« *Mais qui est celui que Philomène aime ?* »

Arnaud Perrotin est enseignant en CE2 à l'école Pasteur d'Allonnes dans la Sarthe. Avec *Philomène m'aime* il souhaitait engager à la fois des activités en français sur le vocabulaire, les expressions, les synonymes... et un travail axé sur le débat philo, l'expression des sensations et des sentiments des élèves. Il a fallu faire un choix car malgré l'affichage de classe sur les expressions et le travail sur la compréhension, les élèves ont un peu mis de côté tout le côté intéressant du texte. Ce qui les préoccupait était surtout le débat sur les sentiments amoureux : « *Mais qui est celui que Philomène aime ?* »

Au fur et à mesure des séances et des pages de l'album, les élèves ont émis des hypothèses, échangé entre eux sur les différentes possibilités. Arnaud a trouvé particulièrement intéressant de les aider à interagir pour réussir à mettre en avant les sentiments amoureux. Des élèves ont expliqué qu'ils avaient déjà eu des petits coups de coeur et donc qu'ils se sentaient concernés. Bien sûr, de petits ricanelements ont surgi mais ils n'ont pas duré longtemps car certains ont pris la parole pour dire que c'était bien et normal d'être amoureux ou amoureuse. Un affichage de classe a permis également de lister les sentiments amoureux trouvés dans l'album.

A la fin de l'album, « *des bouches sont tombées* » ! Arnaud a vu des élèves complètement étonnés et surpris par le dénouement du livre... Dès la surprise passée, la discussion a repris de plus belle en disant que oui, c'était normal et possible que deux filles ou que deux garçons puissent tomber amoureux, c'était les mêmes sentiments amoureux.

La discussion s'est terminée sur l'actualité du début d'année 2013 et le mariage pour toutes et tous... Il a fallu repréciser des choses quant aux informations données par les médias et afin de clôturer la séquence, Arnaud a demandé une petite trace écrite ou un dessin permettant à chaque élève de mettre en avant le sentiment amoureux qui l'avait le plus marqué... Un travail qu'il envisage de poursuivre avec un autre album de littérature jeunesse, *Tango a deux papas*, et pour quoi pas ?



L'éducation affective et sexuelle à l'école primaire

L'éducation affective et sexuelle (EAS) n'est pas souvent abordée dans les classes. Pourtant les préoccupations des jeunes selon leur âge et leur développement peuvent prendre le dessus sur tout autre sujet, au point de gêner l'apprentissage et de développer une estime de soi de plus en plus défaillante. Faire de l'éducation affective et sexuelle, ce n'est pas se limiter à des connaissances physiologiques en cours de sciences.

« L'ensemble des questions relatives à l'éducation à la sexualité est abordé collectivement par l'équipe des maîtres lors de conseils de cycle ou de conseils de maîtres. »

BO n°9 du 27 février 2003

C'est explorer différentes composantes de la sexualité : le genre, les valeurs éthiques et morales, le respect mutuel, les sentiments, les stéréotypes, l'orientation sexuelle, la loi, le rôle des médias, le développement psycho-sexuel, le lien avec les religions... L'idéal serait de travailler à l'intérieur d'un projet entre écoles et établissements du second degré afin de penser cet apprentissage dans le cadre d'un parcours scolaire, avec l'appui de personnels formés.

Quels contenus aborder ?

Tout travail doit prendre le temps de faire émerger les représentations des élèves. Cette entrée en EAS est le moment le plus délicat parce qu'il met des mots, parfois pour la première fois, sur de l'intime. Les règles nécessaires à la mise en place de l'EAS sont à développer dès le départ pour protéger les paroles, rassurer les élèves, aider les professeurs. On peut utiliser des

démarches telles que le brainstorming (remue-méninges) autour d'un mot choisi pour initier le travail. Tous les sujets peuvent être abordés quel que soit l'âge, sous réserve de les adapter au développement psycho-sexuel des élèves.

C'est à partir de ces représentations que se construiront les autres séances et par exemple :

- **en maternelle** : projet de danse ou d'expression pour travailler sur son corps ; distinctions et ressemblances filles/garçons ; comment filles et garçons utilisent les coins aménagés de la classe lors de l'accueil ; stéréotypes de sexe...

- **en CE1** : filles et garçons dans la littérature de jeunesse ; projet autour des familles ; ateliers philo avec des sujets ciblés : aimer, l'autre, la loi, le divorce, la mort, l'adoption ... ; travail sur les jouets...

- **en CM2** : transformations du corps, puberté ; relations filles-garçons à partir de lectures en réseau ; questionnements sur le genre, l'orientation sexuelle, l'identité à partir d'extraits du film « *Billy Elliot* », projet de danse en EPS ; registres de langue à partir du brainstorming ; projet autour du portrait, lié à l'histoire des arts, qui peut se décliner tant en littérature, qu'en production d'écrits et qu'en arts plastiques...

Les occasions et les outils pour éduquer à la sexualité existent. Plutôt que d'être dans le déni, les enseignants ont tout intérêt à l'aborder, à le corréler aux contenus d'apprentissage. Pour faciliter cela, l'institution doit prévoir une offre de formation suffisante, voire systématique, dès la formation initiale. Ces préoccupations ne sont pas les ennemis des savoirs et des conduites de classe, mais bien des supports à envisager sous un autre angle, au service de tous les apprentissages des élèves, de leur mieux-être, du climat de classe.

RELATIONS AMOUREUSES

« Je me refuse à ne pas être honnête. »

Dominique Richard (voir page 5) est parfois interrogé directement lorsqu'il intervient dans les classes.

Comment se passent les représentations et le travail dans les classes ?

J'ai assisté à énormément de représentations et j'ai rencontré environ 60 classes, généralement des cycles 3. La question de l'homosexualité et celle de l'homophobie ont été très peu abordées, peut-être seulement dans 3 ou 4 classes, de mon point de vue parce que les enseignants sont très mal à l'aise et qu'il existe une autocensure de la part des enfants. J'ai le souvenir de la gêne d'une enseignante me recevant et me prévenant que parmi les questions préparées par les élèves, « *il y en avait certaines...* ». Pourtant dans cette classe, les élèves se sont montrés particulièrement naturels et m'ont rapidement demandé si Rémi était homosexuel et si je l'étais.

Quelles sont vos réponses ?

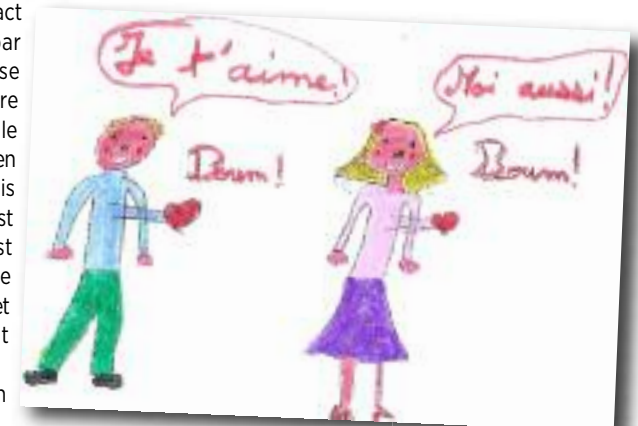
Je réponds que dans homosexuel il y a sexuel et que Rémi est trop petit pour être homosexuel. Par contre il est exact qu'il est troublé et attiré par Hubert. Il est en train de se découvrir et il sera peut-être homosexuel plus tard ou ne le sera pas, personne n'en sait rien et certainement pas moi. Je dis aux élèves que la sexualité est une chose mais qu'elle n'est qu'une petite part de quelque chose de bien plus compliqué et de bien plus vaste qui est l'amour.

Pour le coup si la question

m'est posée personnellement et même si les enseignants la trouvent indiscrete ou déplacée, je me refuse à ne pas être honnête et je leur dis ensuite que je vis en couple avec un homme.

N'est ce pas un sujet « délicat » ?

Je comprends que la question de la sexualité soit compliquée pour les enseignants : comment l'aborder avec des enfants qui par définition ne savent pas ce que c'est ou en ont une représentation stéréotypée ou pornographique liée à internet ? Dans l'esprit de certains enfants, l'homosexualité est réduite à la sexualité et déconnectée de l'amour. Comment penser la sexualité comme une petite part de la sensualité, elle même toute petite part de la relation entre deux êtres ? La littérature est pour moi un bon outil parce qu'on peut parler de relations amoureuses, de la rencontre, du désir, de la sensualité.



RESSOURCES



Jeunesse



Ressources

- Collectif, *Introduction aux gender studies, manuel des études sur le genre*, De boeck, 1ère édition, Bruxelles, 2008.
- Les travaux de Christine DELPHY, par exemple : *Classer, dominer - Qui sont les « autres » ?* La Fabrique éditions, 2008 ou *L'ennemi principal, penser le genre*, Syllepse, 2008.
- DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités*. PUF philosophies, 2008.
- FERRAND Michèle, *Féminin, masculin*, la Découverte, 2004.
- HERITIER Françoise, *Hommes, femmes : la construction de la différence*, Le Pommier éditions, 2010.

Des textes peu nombreux... mais qui existent !

À l'heure où de nouveaux programmes sont annoncés et alors que le socle commun doit être réécrit, les références aux programmes de 2008 et au socle commun de la loi Fillon peuvent sembler sans pertinence. On n'y trouve aucune indication sur la nécessité de lutter contre l'homophobie mais - autant dans les piliers 6 et 7 du socle que dans les programmes - des incitations à combattre les discriminations. En particulier dans la Convention pour l'égalité entre les filles et les garçons, les hommes et les femmes dans le système éducatif depuis 2000, il est fait explicitement mention des stéréotypes de sexe et de la nécessité de travailler sur la question de l'égalité des sexes. Au début des années 2000, sont apparues de timides références à l'homophobie, en particulier dans la circulaire de février 2003 sur l'éducation à la sexualité qui n'a jamais été suivie d'effets. Cette circulaire tranchait avec une vision médicale (sida, avortement...) et reproductrice de la sexualité en parlant de relations amoureuses et de tolérance. Par la suite deux circulaires de rentrée (en 2008 et 2009) placeront explicitement la lutte contre l'homophobie comme une des priorités de l'institution mais, sauf exception, cette injonction restera lettre morte dans le premier degré... à l'exception d'une page d'éduscol, le portail du ministère, consacrée à la lutte contre l'homophobie et qui ne concerne pas l'école primaire.

Les choses semblent évoluer très positivement et la lutte contre l'homophobie est à nouveau citée dans la circulaire de rentrée 2013.

Ressources



Le programme d'actions gouvernemental contre les violences et les discriminations commises à raison de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre : <http://femmes.gouv.fr>

- « L'éducation à la sexualité dans les écoles, les collèges et les lycées », BO n°9 du 27 février 2003
- « Préparation de la rentrée 2008 », BO n°15 du 10 avril 2008
- « Préparation de la rentrée 2009 », BO n°21 du 21 mai 2009
- « Préparation de la rentrée 2013 », BO n°15 du 11 avril 2013
- « La Convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif », BO n° 6 du 7 février 2013

Une prise de conscience de tous et de toutes

Michel Teychenné est chargé par le ministre de l'éducation nationale d'un rapport sur les discriminations LGBT.



Pourquoi Vincent Peillon vous a-t-il commandé un rapport sur l'homophobie ?

Le ministre de l'éducation nationale m'a confié un rapport concernant la lutte contre les discriminations liées à l'orientation sexuelle ou à l'identité de genre afin de mettre en place des actions et mesures concrètes pour les prochaines rentrées, à appliquer dans les écoles et des établissements. En septembre 2012, le Premier ministre a chargé la ministre des Droits des femmes de préparer, en liens étroits avec les ministres concernés, un plan national de lutte contre l'homophobie. C'est dans ce cadre que Vincent Peillon m'a chargé de ce rapport spécifique au ministère de l'éducation nationale.

L'école est-elle particulièrement touchée par l'homophobie ?

Le milieu éducatif n'est pas exempt d'actes homophobes et transphobes, qu'ils soient exercés ou subis par les élèves, leurs familles ou des adultes de la communauté éducative. L'école est le reflet de la société, et le récent débat sur le mariage pour les personnes de même sexe a montré que les relents homophobes étaient bien présents dans la société française. Les jeunes scolarisés et leurs familles sont concernés par la lutte contre les discriminations LGBT. En effet, le taux de suicide des jeunes filles et garçons LGBT est très nettement supérieur à la moyenne des autres jeunes d'âge égal. La solitude et la pression sociale subies par ces jeunes sont souvent aggravées par l'homophobie vécue ou intériorisée, et peuvent parfois mener au suicide. Cette situation alarmante nécessite une prise de conscience de tous et de toutes, une politique volontariste de lutte contre toutes les discriminations LGBT portée par l'ensemble des acteurs éducatifs, syndicaux et associatifs.

Que faire ? A partir de quel âge ?

L'homophobie est un délit. Les préjugés, les idées fausses et la stigmatisation sont encore trop présents dans notre société. Dans le cadre de l'élaboration de mon rapport, je réfléchis à un certain nombre d'actions comme par exemple : la sensibilisation à ces questions des personnels de l'éducation nationale, depuis leur formation initiale, puis par la formation continue ; l'information et la formation des élèves ; le renforcement des partenariats avec les associations LGBT intervenant un milieu scolaire ; le nécessaire renforcement de la recherche universitaire sur toutes les questions qui touchent aux discriminations LGBT dans le milieu scolaire.

À partir de quel âge? Le respect et le vivre-ensemble s'acquièrent dès le plus jeune âge. Bien sûr, en ce qui concerne les problématiques liées à la sexualité, il doit y avoir une progressivité avec l'âge. Je préconise d'en faire une priorité à partir du collège pour la lutte contre les discriminations LGBT. Mais le respect de l'autre et de la diversité des familles, la lutte contre les stéréotypes sexistes et la lutte contre les insultes homophobes sont des problématiques qui concernent aussi l'enseignement primaire.

Le genre... qui dérange

Le concept de genre permet aujourd'hui de rendre visible et d'analyser ce qui était autrefois impensé. Une révolution conceptuelle.

Il s'agit en fait, non pas d'une théorie mais d'un concept qui fait référence aux qualités, responsabilités, rôles associés traditionnellement aux hommes et aux femmes dans une société. C'est une construction sociale de la différence des sexes, telle que Simone de Beauvoir l'écrivait en 1949 « On ne naît pas femme, on le devient », expression tout aussi symétriquement applicable aux hommes. Cette différenciation fonde et produit une bipartition hiérarchisée au profit du masculin qui varie en fonction des lieux, des époques et du contexte socioculturel : elle constitue un système. Être sensibilisé aux études de genre, c'est donc faire la part du culturel, des stéréotypes pesant sur les individus en fonction de leur sexe, et avoir conscience des rapports sociaux inégalitaires entre les sexes.

Ecole et genre

À l'école, ces rapports sociaux de sexe ont cours et sont maintenant bien connus. Le système éducatif les reproduit par ses hiérarchies entre professionnels, l'orientation des élèves, les pratiques de classe et les interactions enseignant/élèves, l'image des disciplines, l'évaluation des élèves, les manuels scolaires, la littérature de jeunesse, l'occupation de l'espace dans la cour et la présence symbolique dans la classe...

Lutter contre les discriminations et les stéréotypes véhiculés sur les filles et les garçons est précisément un des objectifs de l'école républicaine : depuis 2000, la Convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif entend sensibiliser les élèves à l'égalité filles/garçons. Le premier renouvellement de cette convention en 2006 a souhaité « développer dans les établissements d'enseignement supérieur et de recherche les

études et recherches sur le genre ». Il est nécessaire désormais de mettre ces savoirs en pratique, ce que préconise la convention réactualisée de 2013 : « les savoirs scientifiques issus des recherches sur le genre, les inégalités et les stéréotypes doivent nourrir les politiques publiques mises en place pour assurer l'égalité effective ». Une formation au genre et à l'égalité des enseignantes et des enseignants est d'ailleurs inscrite comme objectif de cette convention. Au-delà des inégalités filles/garçons, il s'agit également de lutter contre l'homophobie qui fige les rôles et les qualités attribués aux garçons et aux filles et proscriit toute vision de la sexualité autre qu'hétérosexuelle.

Au quotidien dans les classes

Il est important de questionner très tôt ces représentations et ces stéréotypes et de dévoiler les inégalités qu'ils véhiculent. L'école doit agir pour que les enfants se construisent dans le respect des différences individuelles et la richesse des diversités et apprennent à mieux vivre ensemble. Filles et garçons devraient être en capacité de s'émanciper des assignations liées au genre qui restreignent leurs choix de loisirs, leur orientation scolaire et professionnelle, leur vie personnelle. Pas question donc de cultiver le genre à l'école !

Quelques thèmes possibles :

Quelle répartition des tâches dans un ménage ? Les jeux sont-ils dévolus à l'un ou l'autre sexe ? Et pour quelles raisons ? Les couleurs sont-elles sexuées ? Et les comportements (comme celui de pleurer par exemple) ? Quelles sont les représentations liées aux activités physiques et sportives (foot, danse...) ?

DANS LA CLASSE DE
KARINE



« Un bain égalitaire de lectures et de mots ».

Karine Dorvaux est enseignante en CP à l'école Félix Gaillard de Barbezieux (Charente). Pour elle il est nécessaire de porter un regard critique non seulement sur les livres et les manuels mais aussi « sur ce que la langue française induit comme prêt-à-penser pour les élèves », notamment lorsque le masculin est utilisé comme un neutre. Elle utilise le doublet masculin-féminin qui permet à chacun et chacune d'être nommé (« *bonjour à toutes et à tous* », « *passé à ton voisin ou à ta voisine* », « *devenir un ou une scientifique*...»). Les enfants l'adoptent naturellement au bout de quelques mois mais il manque une analyse sur le long terme pour en mesurer l'influence. Chaque année, les enfants arrivent en classe avec leur lot de croyances sur ce qui est « *pour les filles* » et « *pour les garçons* ». Pour Karine, c'est au gré des réflexions perçues dans la classe qu'on peut avancer sur cette question. C'est le plus tôt possible, par le langage, que les élèves peuvent par exemple comprendre que tous les métiers sont accessibles à chacune et chacun. Les lectures d'albums comme *Mais que vas-tu faire plus tard ?*, *Je veux être une cow girl*, *Présidente*, *Une mission pour maman*, *A quoi tu joues ?* permettent de voir des modèles moins traditionnels de filles qui n'ont pas froid aux yeux et qui ont envie d'avoir des métiers à responsabilité ou scientifiques. Sur les familles, des albums permettent de montrer une maman qui rentre du travail, pendant que le papa est à la maison (*Voilà maman !*). Un travail systématique à partir des catalogues de jouets permet de faire émerger les stéréotypes renforcés par les pages roses et bleues. Plus tard dans l'année la lecture de *Dinette dans le tractopelle* facilite la discussion avec un décentrage qui engage moins l'enfant. Mais pour que ce travail porte ses fruits pleinement, Karine estime qu'il faudrait un véritable travail d'équipe à l'échelle de l'école pour rendre continu ce travail de « *bain égalitaire de lectures et de mots* ».



Le rempart des idées reçues

Construire le rempart...

Le rempart des idées reçues est une activité qui permet aux élèves de débattre sur les différences que les garçons et les filles perçoivent entre les filles et les garçons. L'idéal est de pouvoir composer deux équipes, chacune d'elles comprenant deux groupes non mixtes qui produisent des « briques » à partir de 2 questions. Aux filles on demande quelles sont pour elles les caractéristiques des garçons et quelles sont, toujours pour elles, les caractéristiques que les garçons attribuent aux filles. Aux garçons on demande quelles sont selon eux les caractéristiques des filles et quelles sont, toujours pour eux, les caractéristiques que les filles leur attribuent. Les deux groupes non mixtes de chaque équipe se réunissent et sélectionnent huit briques dont ils souhaitent discuter. Le rempart est donc constitué de 16 briques.

Et le détruire...

Lors d'une séance ultérieure les élèves sont invités à réfléchir sur les idées reçues, les stéréotypes, les préjugés. Puis ils doivent réagir sur le rempart, dire ce qui les étonne, ce qui leur convient, ce qui les dérange. L'enseignant peut ensuite structurer les débats pour mettre en évidence quelles images se dégagent globalement des filles et des garçons, en quoi elles peuvent être valorisantes ou dévalorisantes, et comment ces idées reçues peuvent se traduire, à l'école, à la maison, dans la vie de tous les jours, en terme d'inégalité. Il s'agit de permettre aux filles et aux garçons d'échanger leurs points de vue et croyances sur « l'autre sexe », de manière à pouvoir travailler sur et avec ces points de vue et croyances, sources de préjugés, de manière constructive.

La présentation de cette activité conçue par Cendrine Marro dans les Cahiers pédagogiques n° 487 (février 2011) constitue un excellent accompagnement théorique et pratique.



Semer une petite graine

GENRE



Laurence Faron et Mélanie Decourt ont créé les éditions Talents Hauts en 2005.

Pourquoi avez-vous créé Talents Hauts ?

Nous sommes parties du constat qu'il y avait un retour en arrière, aussi bien dans la société que dans la littérature de jeunesse, sur les questions d'égalité des sexes. Les livres montrant des stéréotypes criants sont diffusés à la pelle, ce qui n'aurait pas été possible il y a quelques années, et le combat est inégal entre, d'une part, les livres et les jouets qui se vendent en masse et, d'autre part, les librairies et éditeurs indépendants qui essaient de faire réfléchir les lecteurs, en particulier sur les stéréotypes de genre. Nous assumons notre position d'éditeur engagé, ce qui nous pénalise parfois sur le plan commercial. Pourtant il n'existe pas de livre « neutre », tout livre véhicule la vision de la société de ses créateurs. Et les livres de jeunesse ont un statut particulier auprès des enfants car ils sont relayés et lus par des figures d'autorité ou des figures affectives (parents, enseignants, bibliothécaires...), ce qui donne à leur contenu beaucoup de force.

Quelle est votre ligne éditoriale ?

Nous revendiquons la responsabilité de l'éditeur quant à ce qu'il transmet. Nous souhaitons que les jeunes lecteurs « chaussent d'autres lunettes », remettent en cause la vision du monde qu'on leur propose, prennent conscience des stéréotypes de genre. C'est pour cela que nous réfléchissons avec les auteurs sur la manière de faire passer le message, sur des questions que tout le monde ne se pose pas, pour proposer une vision du monde égalitaire. Notre catalogue comprend des albums et des romans, qui sont



avant tout de beaux livres qui racontent de belles histoires, avec humour, poésie, qui ménagent le suspense et permettent l'identification. Nos livres traitent du partage des tâches, des jouets, des métiers, de l'orientation scolaire, de l'apparence et de la mode... Certains thèmes sont jugés « difficiles », comme par exemple les violences faites aux femmes. Même ces sujets, traités par des auteurs de talent qui savent en faire une belle histoire, porteuse d'espoir, font de bons livres.

Vous revendiquez de traiter de ces questions avec de jeunes enfants ?

Il n'y a pas de sujet tabou, ce qui compte c'est la façon d'en parler, d'adapter le texte et l'image à l'âge des lecteurs. On nous rétorque parfois que les enfants seraient trop petits. Mais ne le sont-ils pas pour consommer la violence de la télé et vivre dans une société qui transmet des stéréotypes sexistes du matin au soir ? Nous sommes convaincues que c'est très tôt qu'il faut accompagner les enfants vers une réflexion autonome. L'école est un lieu privilégié pour ce travail.

« Chausser les lunettes du genre »

C'est dans son CP-CE1 de l'école Lancry à Paris (10e) qu'Isabelle Cabat-Houssais essaie de mettre en œuvre, au jour le jour, une éducation non sexiste. L'inscription dans le projet d'école, l'information aux parents appuient les actions qui jalonnent l'année comme les petits détails du quotidien de la classe qui participent à la prise de conscience et à la réflexion. L'an passé Isabelle a utilisé les outils de la Ligue de l'enseignement fournis aux écoles parisiennes « *Filles et garçons : cassons les clichés* », supports à débat avec « *des petits ours qui repassent* » mais c'est également le thème des contes, inscrit au projet d'école l'année précédente qui a fourni la base d'un travail en profondeur. Une approche comparée de contes traditionnels de princesses comme *La belle au bois dormant*, *Blanche Neige*, *La princesse aux petits pois* ou *Cendrillon* a mis en évidence les rôles et les attributs des princesses et des princes. Cette démarche préalable a débouché sur deux albums de « *déconstruction* » qui montrent des princesses émancipées : *Rose Praline* et *La révolte des princesses*... La classe a imaginé pour le carnaval de l'école une manifestation des princesses avec leurs revendications. Les élèves, déguisés en princesses, ont défilé dans le quartier avec les pancartes qu'ils avaient préparées : « *Je veux faire le tour du monde et voyager* », « *J'en ai marre de dormir sur des lits inconfortables* », « *Je ne veux plus porter de robes mais des pantalons* », « *Je veux aller à l'école* », « *On en a assez que les princes ne fassent rien et que nos pères ne nous défendent pas* », « *On veut pouvoir se marier avec une fille* »... De quoi réjouir Isabelle qui n'était pas au départ emballée par ces contes et le projet carnavalesque. Une activité qui a eu des résonances toute l'année avec une sortie au théâtre pour une pièce sur la révolte de deux princesses (*Les petites*

empêchées de Carole Thibaut), un atelier couture pour les poupées frimousse de l'UNICEF... et des élèves et des parents enthousiastes. Des parents qui apprécient que leurs enfants puissent s'épanouir dans ce qu'ils sont vraiment. Un petit bémol, Isabelle regrette qu'il n'y ait pas de dynamique d'école, que ça reste « *sa* » question.

Nouveauté cette année, Isabelle a animé dans un CM2 de son école un débat sur homophobie et homosexualité, thème demandé par les élèves. Isabelle raconte que sa préparation à partir de l'album *Marius* s'est trouvée vite dépassée par la richesse du débat, les connaissances des élèves et la qualité de leur réflexion. Leur capacité d'empathie, le respect des uns et des autres l'ont impressionnée, « *presque émue* », et confortée dans l'idée de la possibilité et de la nécessité de tels débats à l'école primaire. « *Un grand moment très chouette* ».

Isabelle essaie de « *favoriser une réelle mixité, une vraie rencontre entre garçons et filles* ». L'action quotidienne pour viser une éducation non sexiste consiste à essayer de supprimer ce qui pourrait assigner les unes et les autres à un sexe, dans la distribution de la parole, dans la construction des notions comme dans le rappel des séances, dans le soin des cahiers, dans les évaluations. Isabelle change les exemples de grammaire pour évoquer d'autres modèles, favorise pour les deux sexes des activités très connotées comme la danse, la lutte, la couture ou le yoga. Elle féminise systématiquement les noms de métier, fait attention au choix des livres de la classe, s'adresse « *à toutes et à tous* ». Bref, Isabelle revendique de « *chausser les lunettes correctrices du genre* », un moyen d'éviter les stéréotypes et de « *favoriser les rencontres* ».

Ressources



- COLLET Isabelle : *Comprendre l'éducation au prisme du genre*. Carnets des sciences de l'éducation, Université de Genève, 2011.
- COURT Martine, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, La Dispute, coll. « Corps santé société », 2010.
- DAFLON NOVELLE Anne (dir.), *Filles-garçons, Socialisation différenciée ?*, PUG, Grenoble, 2006.
- DEVINEAU Sophie, *Le genre à l'école des enseignantes. Embûches de la mixité et leviers de la parité*. L'Harmattan, 2012.
- FONTANINI Christine, « *Les Manuels de lecture du CP sont-ils encore sexistes ?* », Actualité de la recherche en Education et en Formation, Strasbourg 2007.
- THEBAUD Françoise (coord.), *La place des femmes dans l'histoire, une histoire mixte*. Mnémosyne - Belin, 2010.
- TISSERANT Pascal et WAGNER Anne-Lorraine (dir.), *Enquête faite pour la HALDE sur la place des stéréotypes et des discriminations dans les manuels scolaires (2007-2008)* par l'Université Paul Verlaine (Metz).



« L'inégalité des sexes se traduit aussi à l'école. »

Que devraient savoir en 2013 les enseignants sur l'égalité des sexes ?

Les enseignants devraient savoir que la Constitution pose un principe d'égalité des sexes qui est contredit par la réalité. La société est régie par un ordre social sexué : le marché du travail, les salaires, les responsabilités politiques, le non-partage des tâches ménagères... L'école n'est pas plus sexiste que le reste de la société, mais elle ne l'est pas moins. Les enseignants devraient donc connaître les recherches qui montrent comment l'inégalité des sexes se traduit à l'école et savoir qu'inconsciemment, parce qu'ils ont eux-mêmes intégré les stéréotypes de sexe, ils « produisent du sexisme ».

Quels sont les résultats de la recherche qui maintenant ne font plus débat ?

Nous disposons d'un grand nombre de recherches, en France et à l'étranger. Nous savons qu'en classe, on ne s'adresse pas de la même façon aux garçons et aux filles. Nous savons que les attentes des enseignants sont différentes, que les appréciations qu'ils portent sur les travaux de leurs élèves sont sexuées : les garçons auraient pu mieux faire, les filles ont fait ce qu'elles pouvaient. Nous connaissons bien le double critère d'évaluation sur la conduite des enfants (un garçon est « vivant », une fille perturbatrice), comme sur l'évaluation des travaux (les bons devoirs des garçons sont sur-évalués et leurs mauvais devoirs sont plus sévèrement jugés). Des recherches récentes sur les cours de récréation ont confirmé l'espace plus large occupé par les garçons, les jeux séparés, les zones de contacts dans lesquelles les garçons ont une position dominante vis-à-vis des filles, l'organisation du groupe autour d'un leader « qui fait le garçon », le conformisme des enfants. En éducation physique, on sait également que les enseignants transmettent des savoirs différents.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

Nous sommes en train d'avancer sur la manière dont se construisent dans la classe les inégalités de rapports aux savoirs. Les attentes des enseignants ont des effets sur les élèves, à travers des réflexions, des remarques, mais aussi par le non-verbal, la gestuelle, la distance. Par exemple le stéréotype extrêmement puissant « les maths c'est masculin, la lecture c'est féminin » a des incidences sur l'action des enseignants et se traduit par : « ce sont les garçons qu'il faut aider parce qu'ils ont plus de mal ». Nos séquences vidéo montrent des choses très fortes, par exemple une enseignante de CMI envoyant au tableau un garçon qui, contrairement à son attente, se trompe dans un exercice de mathématiques. Elle se rapproche très très près comme si par cette proximité sa pensée allait s'infuser en lui. Des phénomènes comme celui-ci agissent sur le rapport au savoir : si le garçon sent qu'on attend beaucoup de lui, cela le conforte dans l'idée qu'il peut être bon en mathématiques. On peut faire l'hypothèse que les autres élèves le sentent et l'intègrent. Ce sur quoi nous travaillons n'est plus seulement un comptage d'interactions comme j'ai pu faire autrefois, mais l'observation de comment se construit le savoir.

Pourquoi les savoirs professionnels des enseignants n'intègrent-ils pas ces recherches ?

Jusqu'à maintenant il n'y a pas eu d'engagement politique fort, l'idée étant que l'école serait égalitaire. Pourtant les textes existent, mais leur application laisse à désirer, sans doute à cause d'une obstruction des cadres de l'éducation nationale. Seule une minorité très mobilisée essaie de faire des choses, d'appliquer la Convention*. Les enseignants dans leur grande majorité sont persuadés de traiter tous les élèves de la même façon. Il est sans doute très dur d'accepter l'idée que ce n'est pas le cas et la seule façon que nous avons trouvé

de les convaincre c'est de les enregistrer. Je pense à une enseignante de la région bordelaise, qui devant sa séquence vidéo a tout remarqué d'elle-même : « J'ai encore une fois interrogé Jérôme, c'est pas possible ! ». Enfin, sur cette question les gens sont renvoyés à leur position dominant/dominé...

Quel est le lien entre sexisme et homophobie ?

J'aime beaucoup cette citation de Jean-Louis Bory « L'homosexualité est une façon ordinaire, bien que minoritaire, d'être un être humain. » Il existe un rapport extrêmement étroit entre sexisme et homophobie : l'assimilation des gays aux femmes donne le droit de les mépriser comme on méprise les femmes et on en veut aux lesbiennes de ne pas se soumettre aux « devoirs » de leur sexe. L'hétérosexualité n'est pas plus « naturelle » que l'homosexualité, c'est une norme historiquement créée par la société, et à transformer pour accueillir toutes les formes de sexualité. La sexualité n'a pas pour unique fin la procréation mais aussi le plaisir. De ce point de vue la loi sur le mariage pour tous représente une évolution des normes salubre.

À l'école, je pense que les beaux discours ne sont pas très utiles mais qu'il faut rebondir sur ce qu'on observe, comme les injures « pédé », « gonzesse »... sans doute avec un traitement à distance et indirect pour ne pas humilier les élèves. Pour lutter contre la misogynie et l'homophobie, il faut éduquer les élèves à l'égalité des sexes et des sexualités.

*La Convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif a été reconduite pour la période 2013-2018. Elle est parue au BO n° 6 du 7 février 2013.



Nicole Mosconi est professeure émérite en sciences de l'éducation à l'Université Paris Ouest - Nanterre La Défense.



Bibliographie

➔ Bellerot Jacky et Mosconi Nicole (dir.), 2006, *Traité des sciences et des pratiques de l'éducation*, Dunod.

➔ Nicole Mosconi (dir.), 1998, *Egalité des sexes en éducation et formation*, PUF, collection « Biennale de l'Éducation et de la Formation ».

➔ Nicole Mosconi, 1989, *La mixité dans l'enseignement secondaire : un faux-semblant ?* PUF, coll. "Le pédagogue".

➔ Nicole Mosconi, 1994, *Femmes et savoir, La société, l'école et la division sexuelle des savoirs*, L'Harmattan, coll. "Savoir et formation".

DANS LA CLASSE D'

ÉDITH

Papa porte une robe

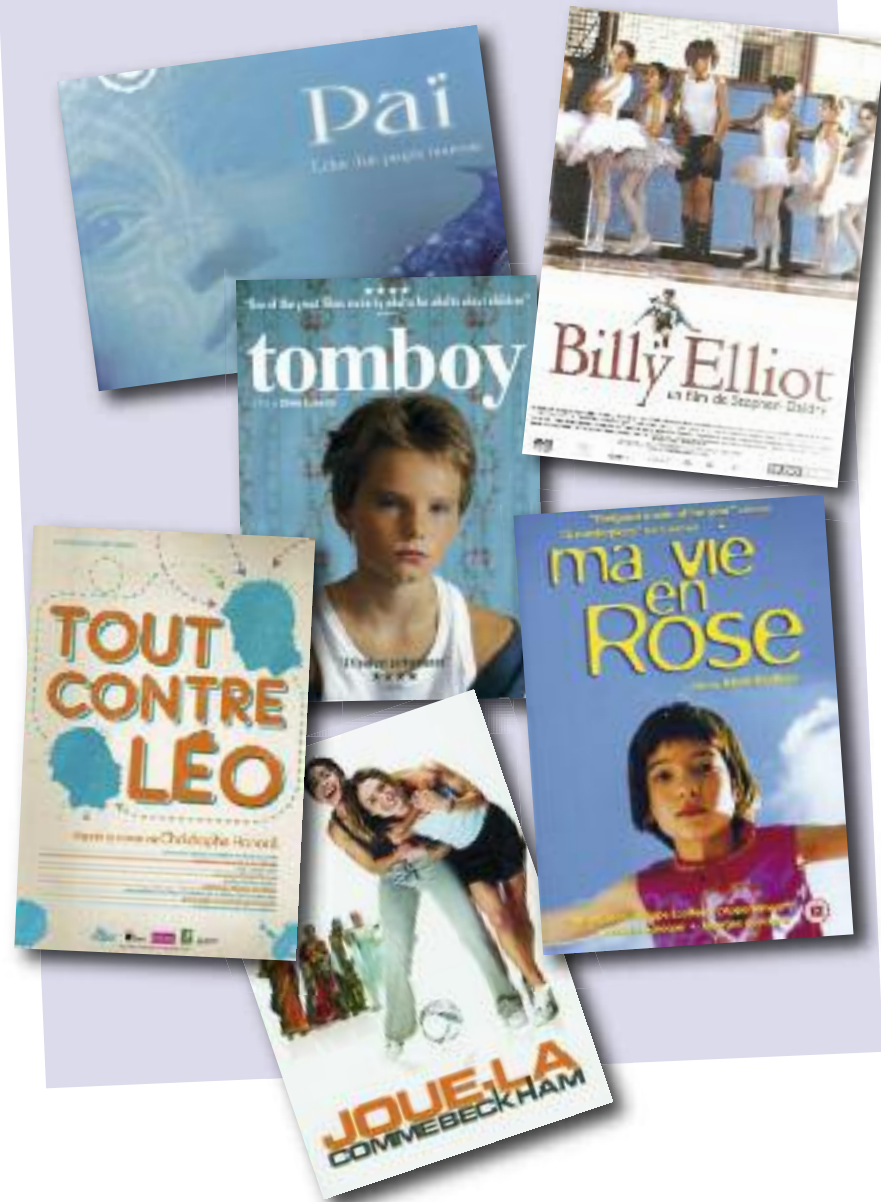
C'est l'histoire d'un boxeur renommé, veuf et papa d'un petit garçon, obligé d'abandonner la boxe suite à un mauvais coup. Il remplace une danseuse et obtient un grand succès.

Un homme qui se maquille et qui porte une robe ?

Edith Boivin est enseignante en grande section à Dijon (21) et a travaillé sur ce livre avec ses élèves. Dès la première lecture les élèves se sont montrés très attentifs. Ils ont réalisé que le sujet était plus « compliqué » que d'habitude et Edith les a incités à « réfléchir à des choses dont on n'a pas l'habitude de parler ». « C'est bien maîtresse, il est très courageux ce papa », « Moi aussi je vois des hommes avec des robes l'été quand on va au bled ça s'appelle des djellabas », « les boucles d'oreilles ou les cheveux longs pour les hommes, d'accord, mais le maquillage non ! », « c'est étrange cette histoire, maîtresse... autant de réflexions, de prises de positions, de situations d'écoute qui ont amené les élèves à s'attacher à cette histoire. Ils ont bien sûr appris la chanson du livre (sur le CD d'accompagnement), y ont pris tellement de plaisir et l'ont tellement réclamée qu'au bout d'un moment Edith a été obligée de dire non, « on passe à autre chose » !



Filmographie



Oui, résolument, dès l'école primaire !

« Éduquer contre l'homophobie dès l'école primaire »... Pourquoi une telle préoccupation de la part d'un syndicat d'enseignants ? Le SNUipp-FSU s'est construit sur des valeurs affirmées de transformation de l'école afin que le système scolaire forme des citoyens et des citoyennes libres, responsables, solidaires, respectueux les uns des autres. Depuis une vingtaine d'années, la lutte contre les discriminations s'est imposée comme levier indispensable de l'égalité des citoyens. Les avancées législatives pour l'égalité des droits de toutes et de tous s'accompagnent de nouvelles exigences sociétales, comme par exemple les lois sur le handicap ou les mesures destinées à combattre les inégalités hommes/femmes dans tous les domaines. Même si les mentalités évoluent lentement et s'il reste beaucoup à faire, ces étapes constituent des symboles forts et laissent espérer des lendemains meilleurs.

Toutes les discriminations présentent des volets communs, dans les manières de discriminer (la mise à l'écart, le harcèlement, l'injure, l'agression physique...) comme dans les effets sur les personnes discriminées (mal-être pouvant aller jusqu'au suicide, isolement, échec scolaire...). En ce sens les campagnes récentes sur le harcèlement sont positives car elles mettent en évidence ce phénomène mal connu et souvent invisible, que l'institution scolaire ne peut pas tolérer. Pour autant, réagir à chaud ne suffit pas et la prévention par une éducation « appropriée » doit s'attaquer aux causes des discriminations : à leur base on trouve toujours la conviction que « l'autre n'est pas tout à fait égal ».

Il serait aisé sur un sujet réputé « difficile » de se retrancher derrière un discours général et consensuel sur la lutte contre les discriminations. Le SNUipp-FSU n'a pas choisi

cette voie. Depuis 2004, il a créé une commission de lutte contre l'homophobie, avec l'objectif d'analyser et de comprendre ce qui se passe à l'école et de faire des propositions. Avec d'autres partenaires syndicaux et les parents d'élèves de la FCPE, le SNUipp a essayé de faire avancer l'idée que c'est très tôt, dès la maternelle, qu'il faut empêcher l'ancrage des comportements discriminatoires, des stéréotypes et de la violence. Il aura fallu attendre 2013 pour que cette évidence soit reprise dans les discours officiels.

Comment est-il possible que l'insulte « pédé » soit la plus fréquente des cours de récréation et que, la plupart du temps, les enseignants n'en parlent pas ? De là est né le projet de s'intéresser à ce que font déjà les enseignantes et les enseignants, les équipes d'école, et de proposer des outils spécifiques, comme cela se fait en Belgique, au Pays-Bas ou au Canada. Les expérimentations prennent souvent comme point de départ des ouvrages de littérature jeunesse. Elles montrent que parler de sujets difficiles n'est pas un problème pour les élèves, même très jeunes, mais peut l'être pour les adultes. Les réticences, la crainte de réactions de parents et d'un manque de soutien de la hiérarchie, la conviction de ne pas savoir faire, empêchent les enseignantes et les enseignants de consacrer un temps suffisant au débat, aux représentations diverses des uns et des autres. Car il ne s'agit pas de « prosélytisme » ni d'imposer une parole du maître qui dirait ce qui est bien (ce qui est néanmoins nécessaire dans le cadre des rappels à la loi) ; au contraire il est question d'apprendre aux élèves à interroger ce qu'ils pensent et à le confronter aux autres, à entendre que d'autres ont des idées différentes, à apprendre à penser par eux-mêmes.

La preuve est faite qu'on peut réaliser des choses à l'école. Les textes qui le permettent existent. Évidemment l'âge des

élèves impose de traiter les questions différemment, que ce soit l'injure, les familles, les relations amoureuses, les stéréotypes de sexe. Il sera sans doute nécessaire à l'avenir que ces questions soient prises en main, collectivement, par les équipes d'école. Il en est de même des questions de harcèlement et de violence, de surveillance dans l'ensemble des locaux scolaires, des recoins de la cour de récréation jusqu'aux toilettes. D'autres sujets s'imposeront d'eux-mêmes à la réflexion collective : l'accueil des parents de même sexe, les programmes scolaires, le « coming-out naturel » des enseignantes et des enseignants des écoles primaires, etc.

Les textes, les discours et les incitations ne suffisent pas. Les enseignantes et les enseignants doivent se sentir légitimes à aborder des sujets tels que l'homosexualité et l'homophobie dans leur classe. Pour cela un discours clair et convaincu de tous les échelons hiérarchiques est nécessaire. Il doit s'accompagner d'une formation spécifique et obligatoire des enseignants et de la mise à disposition d'outils. Le document en ligne sur le site du SNUipp comprend un ensemble de textes d'information, des ressources, ainsi qu'une vingtaine de préparations pédagogiques. Ces dernières ne sont bien sûr pas à suivre à la lettre. Elles fournissent des pistes qu'il est possible d'exploiter en fonction de la classe et des élèves. A chaque enseignant de se les approprier.

En présentant ces outils le SNUipp-FSU a l'ambition de prouver qu'éduquer contre l'homophobie dès l'école primaire, c'est possible et nécessaire ! Une petite pierre sur le chemin pour rendre les citoyens du XXIème siècle plus libres, plus égaux, plus fraternels.





Un document ressources pour « éduquer contre l'homophobie dès l'école primaire »

Le SNUipp-FSU met en ligne un document ressources comprenant une quinzaine de séquences pédagogiques, des textes pour aller plus loin, des réflexions, des mots d'enfants, des retours sur expérimentation... Les fiches de préparation, testées dans les classes, montrent qu'il est possible de travailler avec de très jeunes élèves sur des questions qui les touchent et les font réfléchir. Oui, il est nécessaire à l'école de se déprendre des stéréotypes et des préjugés, de débattre des injures et des comportements violents. Avec quels supports ? Par exemple les albums de littérature jeunesse, les jeux de rôle, le débat... A quel âge ? Mais bien sûr dès la maternelle !

Le document est téléchargeable sur www.snuipp.fr